

A romantic close-up of a man and a woman about to kiss. The man is on the left, with a light beard and closed eyes, wearing a dark, ornate jacket with gold embroidery. The woman is on the right, also with closed eyes, wearing a light-colored, lace-trimmed dress. The background is a soft, teal color.

CAMILLE VALLIÈRES

La SAGA
KILMOREY

1

Au-delà
des apparences

A logo for Libre Expression, featuring a stylized white bird or flame shape above the text.

Libre
Expression

CAMILLE VALLIÈRES

La SAGA
KILMOREY

1

Au-delà
des apparences



Le lac

Kent, Angleterre, 1808

Millicent observait son neveu, John, trois ans, ramasser des brindilles dans le boisé entourant la propriété familiale de Grantsborrow. Le petit garçon, encore un peu potelé, avait les cheveux très noirs de son père, le défunt marquis de Grantsborrow. Il avait toutefois les yeux verts de sa mère, comme ceux de tous les autres membres de la fratrie Kilmorey. Harriet, la sœur aînée de Millie, avait épousé le marquis à l'âge de dix-huit ans ; sans amour, évidemment. Comme elle était la fille d'un comte, une alliance avec un marquis était avantageuse. Âgé d'une quinzaine d'années de plus qu'elle, le marquis était bel homme, avec ses larges épaules et ses cheveux d'un noir de jais.

Même si elle était d'une nature romantique, Harriet avait consenti à cette alliance formelle entre deux familles plutôt qu'entre deux âmes sœurs. Elle savait comment fonctionnait le beau monde et, en tant que fille aînée du comte de Kilmorey, elle devait montrer l'exemple à ses frères et à sa jeune sœur. L'honneur de la famille avant toute chose ! Après quatre ans de mariage, le petit John était né, acquittant enfin Harriet de son devoir envers son mari et sa famille, mais comblant surtout son cœur, qui n'avait jamais pu trouver de chaleur auprès de son époux.

Millie connaissait bien l'histoire de sa sœur et elle savait que son tour viendrait très bientôt. À vingt ans, il était temps pour elle de faire son entrée dans le monde et de fournir une nouvelle alliance avantageuse à sa famille. Tel était son devoir de femme. Elle avait déjà eu droit à une année de sursis en raison du décès de son beau-frère. Ses parents avaient décidé de retarder son entrée dans le monde puisqu'ils étaient en deuil, et cela lui avait convenu. Elle n'était pas particulièrement pressée de s'attacher à un homme pour le reste de sa vie. En fait, elle n'en avait pas envie du tout. Maintenant qu'Harriet était veuve et qu'elle était la mère du nouveau marquis, elle bénéficiait d'une certaine liberté. Liberté dont elle faisait profiter sa sœur en l'invitant à Grantsborrow, loin du regard perçant de leur mère et des ragots des matrones de Londres. Millie aimait le calme de la campagne et le respect que sa sœur lui témoignait. Bien qu'elle prît son rôle de chaperon au sérieux, Harriet préférait surveiller sa cadette de loin et la laisser s'épanouir. Elle lui faisait confiance et ne la traitait pas comme une enfant, et cela, c'était rafraîchissant. Millie adorait sa sœur aînée et elle regrettait que son mariage n'ait pas été plus heureux. Mais que pouvait-on réellement attendre d'un mariage arrangé dans le cercle restreint et suffoquant de l'aristocratie anglaise ?

Millie regardait les brindilles que John coinçait sous son bras et elle se dit que les femmes de son statut étaient comme ces brindilles ; toutes plus ou moins pareilles et vouées au même destin : finir dans le lac. Quoi ? Millie sortit subitement de sa rêverie en voyant John tomber la tête la première dans le petit lac. Absorbée par ses pensées, elle ne s'était pas aperçue que son neveu s'était approché

beaucoup trop près de la berge. Le petit garçon avait dû perdre pied en jouant avec ses brindilles. En se précipitant vers le lac, Millie enleva son bonnet et lança ses chaussures par-dessus sa tête. Elle ne prit pas le temps de retirer quoi que ce soit d'autre avant de plonger à son tour.

Elle attrapa rapidement un petit bras, puis l'autre, et redressa le corps tout mouillé de John. En sortant sa tête de l'eau, elle fut soulagée de voir qu'il prenait lui aussi une grande inspiration. Il était en vie. Dieu merci ! Elle sortit avec peine du lac en titubant sous le poids de ses jupes. Elle se retint en posant une main sur la berge boueuse, mais refusa de lâcher John. Il était glacé. Elle devait vite le ramener au château afin de le mettre au sec.

— Maman ! cria-t-il en se débattant pour retourner sur le sol.

— Chut, on va aller voir maman, lui répondit Millie en essayant de le maintenir tout contre elle pour le réchauffer. Ne t'inquiète pas, Johnny.

— Pas Mimi ! Mamaaaaaaaaaaaaaan !

— Je sais, je sais.

Elle tentait de le reconforter en lui chantant une chanson quand des bruits de sabots précipités couvrirent le son de sa voix. Débouchant d'un massif de fleurs au bout de la colline menant au château, un imposant étalon noir s'arrêta brusquement et un cavalier tout aussi imposant mit les pieds au sol.

— Que s'est-il passé ? aboya-t-il.

— Pardon ? demanda Millie, abasourdie par la rudesse du nouvel arrivant.

— Donnez-moi le garçon ! reprit l'inconnu d'un ton qui n'appelait pas la discussion.

— Pardon ? répéta Millie bien malgré elle.

— Êtes-vous sourde ? Donnez-moi le garçon, que je l’emmène au manoir.

— Vous n’en ferez rien !

Millie raffermir sa prise autour du petit corps de John et entreprit de gravir la colline en contournant l’énorme bête et son maître.

— Je vous le demande une dernière fois, mademoiselle. Donnez-moi le marquis ou je vous ferai renvoyer sur l’heure. Je connais très bien madame la marquise.

— Je la connais très bien moi aussi, monsieur, et je vous prie de me laisser passer.

— Bon sang, allez-vous entendre raison ? s’emporta l’inconnu. Le petit a besoin de soins immédiats si nous voulons lui éviter un refroidissement.

— Je le sais bien, et c’est pourquoi je n’ai pas le temps d’argumenter avec vous, monsieur.

D’un petit coup de menton, Millie redressa la tête et reprit sa route d’un pas décidé. Jamais elle n’accepterait de confier Johnny à un étranger, même si celui-ci prétendait connaître Harriet.

— Mademoiselle, j’insiste.

— Et, monsieur, je refuse. Il est hors de question que cet enfant quitte mes bras tant qu’il ne sera pas dans ceux de sa mère !

L’homme s’avança avec un œil menaçant et, en moins de temps qu’il n’en fallait pour qu’elle proteste, Millie se retrouva assise devant lui sur son cheval, le petit John toujours blotti dans ses bras. Elle ouvrit la bouche pour s’opposer, mais le cheval s’était déjà élancé au galop en direction du château.

John avait cessé de pleurer, mais il tremblait de froid. Bien qu’elle le serrât très fort contre elle, Millie savait que

sa robe mouillée ne fournissait pas une grande source de chaleur. Au moins, le petit lac n'était pas loin de la demeure. Ils furent donc dans la cour en très peu de temps. Le bruit du cheval arrivant à toute allure avait dû attirer l'attention, car plusieurs personnes étaient présentes lorsque Millie fut descendue de la monture sans cérémonie. M. Pool, le majordome d'Harriet, apparut au pas de charge, précédé par deux garçons d'écurie. Millie se précipita vers le château en distribuant des ordres.

— Pool, faites prévenir la marquise que maître John est tombé dans le lac et faites vite préparer un bain.

— Tout de suite, mademoiselle, répondit le majordome en tournant les talons.

— Laissez-moi emmener le garçon, lança l'inconnu derrière Millie.

Elle se retourna et le fusilla du regard. Après l'avoir insultée en présumant qu'elle était une employée de la maison, il avait l'audace de chercher encore à avoir le dernier mot.

— Vous êtes vous-même trempée et transie de froid, mademoiselle, ajouta-t-il plus doucement. Dans ces conditions, j'irai plus vite.

— Je...

— Johnny ?

Au moment où Millie allait remettre à sa place une bonne fois pour toutes l'inconnu, Harriet sortit en courant du château.

— Johnny ! s'écria-t-elle en prenant son fils des bras de Millie. Que s'est-il passé ? Millie, qu'est-ce que... ? Oh, merci, lord Galton. Suivez Mme Hepcott dans la chambre des magnolias.

— Harriet, je...

— Plus tard !

— ... suis désolée.

Millie regarda l'inconnu s'éloigner avec John dans ses bras, Harriet sur ses talons. Les deux garçons d'écurie étaient déjà partis s'occuper de l'énorme étalon noir et Pool avait précédé tout le monde dans le château pour distribuer des ordres. Millie resta donc seule dans la cour pendant un moment à fixer l'immense porte de bois massif. Elle repensa au mystérieux homme autoritaire et fronça les sourcils. Comment un être pouvait-il avoir les cheveux aussi blonds et le regard aussi noir ? C'était un contraste saisissant et intimidant.

Un vent froid lui parcourut soudain l'échine et lui rappela qu'elle devait être dans un état lamentable et totalement imprésentable. Le rouge lui vint aux joues quand elle toucha sa robe mouillée qui lui collait à la peau. Elle releva la tête et entra dans le château à son tour pour rejoindre sa sœur et son neveu. Peu importe sa tenue, elle devait aller voir comment se portait John.

Elle gravit péniblement l'escalier monumental et s'engagea dans la galerie est, où se trouvaient les appartements réservés à la famille. Harriet avait demandé de faire préparer la chambre des magnolias. Sans doute voulait-elle y installer John plutôt que l'envoyer à la nursery à l'étage supérieur. Millie tourna le coin du couloir menant à la chambre lorsqu'elle heurta un mur... de muscles.

— Pardon, je... commença-t-elle.

— Vous ! la coupa une voix désormais familière.

— Et encore vous, répondit-elle dans un soupir.

— J'ai cru comprendre, reprit l'inconnu, que je me suis mépris plus tôt, et je tenais à vous offrir mes excuses.

— Mépris ?

— Sur votre fonction dans la maisonnée, admit-il.

— Oui, confirma-t-elle en redressant la tête pour lui lancer le regard le plus hautain possible.

— Permettez-moi de me présenter de manière plus convenable...

— Millie ! le coupa Harriet, qui sortait de la chambre. Je n'ai pas pris le temps de m'assurer que tu allais bien.

— Je vais bien, Harriet. Comment va Johnny ?

— Ça ira. Il est sous le choc. Il prend un bain en ce moment et je crois que tu devrais faire de même. Il faut vite que tu retires tes habits mouillés. Je crois que Mme Hepcott a déjà donné des instructions à cet effet.

En entendant sa sœur prononcer ces mots, Millie rougit à nouveau en réalisant qu'elle se trouvait toujours en présence de l'inconnu, qui pouvait absolument tout deviner de ses courbes mises en évidence par le plongeon qu'elle avait effectué tout habillée. Comme s'il lisait dans ses pensées, l'étranger fit lentement courir ses yeux sur la mousseline mouillée et se racla la gorge en croisant son regard.

— Humm, hummm.

— Oh oui ! s'exclama Harriet. Pardon, je suis dans tous mes états et je manque à mes devoirs. Millie, je te présente Victor Sherton, le comte de Galton et un cousin de mon défunt mari Charles.

L'homme inclina respectueusement la tête.

— Lord Galton, je vous présente Mlle Millicent Kilmorey.

— Kilmorey ?

— Oui, ma sœur.

Millie lui répondit par une très courte révérence et essaya de ne pas détourner le regard lorsque celui-ci accrocha les prunelles sombres du comte.

— Votre sœur, articula-t-il.

— Oui, c'est ce que j'ai dit, reprit Harriet.

- J'ignorais que vous aviez une sœur.
- Ah bon ! Eh bien, maintenant, vous le savez.
- Si vous permettez, les interrompit Millie, je vais me retirer et revenir voir Johnny un peu plus tard.
- Oui, bien sûr, déclara le comte en hochant la tête.

Millie s'éloigna le plus dignement possible ; comme si elle ne sentait pas le regard perçant du comte dans son dos. Toute cette scène était affreusement gênante. Non seulement il l'avait prise pour une domestique, puis installée sans cérémonie devant lui sur son cheval, mais en plus il ne s'était pas privé de la parcourir des yeux de manière scandaleuse dans sa robe mouillée. Quel homme impertinent et imbu de lui-même !

Elle détestait les individus autoritaires dans son genre, qui se permettaient de distribuer des ordres à tous ceux qui croisaient leur chemin. Le défunt mari d'Harriet était de la même trempe et elle ne l'avait jamais apprécié. Elle était jeune quand sa sœur s'était mariée, mais déjà elle était convaincue qu'elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour ne pas épouser le même type d'homme. Elle savait qu'elle ne devait pas espérer un mariage d'amour, car c'était tout bonnement impossible dans la haute société. Mais c'était plus fort qu'elle ! Millie rêvait d'être aimée passionnément par un homme gentil et attentionné. Elle était néanmoins prête à accepter quelque chose de moins fort, car son père ne la laisserait jamais choisir elle-même son mari. Une certaine affection et de la camaraderie étaient peut-être ce qu'elle pouvait espérer de mieux. Cela lui semblait raisonnable.

Attendant les dames au salon, Victor Sherton, septième comte de Galton, sirotait un bon whisky en songeant aux

événements de l'après-midi. Il s'en voulait d'avoir pris Mlle Kilmorey pour une domestique, mais qu'aurait-il dû penser en la voyant trempée jusqu'aux os, sortant du lac avec le petit John dans ses bras ? À une nymphe, probablement. Avec ses grands yeux verts dans son visage à l'ovale parfait, son teint de porcelaine qui lui donnait un air éthéré et son corps aux courbes plus que parfaites que la mousseline mouillée révélait sans pudeur, elle semblait délicieuse... Jusqu'à ce qu'elle se mette à parler et à le contredire sans cesse. En fait, comment avait-il pu croire qu'une femme à la langue aussi bien pendue puisse être une domestique ? Et qu'est-ce qui lui avait pris de l'installer sur son cheval ? Il pouvait encore sentir son odeur de chèvrefeuille et de citron, même si l'eau du lac ajoutait une touche moins séduisante à l'ensemble. Séduisante ! Bon sang, il s'agissait de la jeune sœur d'Harriet. Et quel âge avait-elle au juste ? Dix-sept ans ? S'il n'avait jamais entendu parler d'elle, il devait y avoir une raison.

Toutefois, il fallait admettre que son cousin Charles, le défunt marquis de Grantsborrow, n'était pas très bavard, surtout lorsqu'il s'agissait de son épouse. Victor n'avait jamais compris pourquoi, d'ailleurs, car Harriet était une très belle femme, chaleureuse, bien élevée et sympathique. Tout le contraire de Charles, finalement, qui n'avait aucun humour et qui était extrêmement froid. Ce n'était pas un homme violent ni vicieux, mais il semblait totalement désintéressé de tout et de tout le monde. Si Victor le connaissait bien, c'était uniquement parce qu'ils étaient cousins, le père de Charles étant le frère de sa mère. Il se doutait qu'Harriet n'avait pas été très heureuse dans ce mariage. Elle ne se plaignait bien sûr jamais devant lui, mais il avait remarqué qu'elle semblait plus joyeuse depuis quelque temps. Elle

paraissait plus libre ; ce qu'elle était, tout compte fait, depuis la mort de son mari.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait tira Victor de ses pensées et il se leva aussitôt qu'il aperçut Millicent Kilmorey pénétrer dans le salon. Elle laissa la porte entrouverte puisqu'ils étaient les deux seuls occupants de la pièce et s'arrêta. Il s'inclina respectueusement.

— Mademoiselle Kilmorey.

— Lord Galton.

Elle ne ressemblait plus à la créature envoûtante de l'après-midi. Secs, ses cheveux brun foncé avaient des reflets acajou que les lumières des bougies faisaient ressortir. Sa robe dissimulait les courbes qu'il avait pu apprécier plus tôt, quoique le décolleté mît en valeur ce qui s'y cachait. Ses yeux toutefois demeuraient semblables. Exactement de la même nuance de vert mousse que ceux du petit John. C'était incontestablement une belle femme, mais son attitude guindée brisait le charme envoûtant de la nymphe qu'elle avait été.

— J'espère que vous êtes remise de votre mésaventure, dit-il tandis qu'elle le dévisageait.

— Oui, merci, répondit-elle avec un sourire poli. Un bain et une sieste ont fait des merveilles.

— C'est souvent le cas.

— En effet.

— Comment se porte le marquis ?

— Il se porte bien, rétorqua-t-elle en s'asseyant sur un canapé. Il était très fatigué, mais le docteur n'a rien décelé d'inquiétant. Une bonne nuit de sommeil devrait le remettre sur pied.

— J'en suis heureux.

— Et moi donc !

Un silence s'installa, que Victor se sentit contraint de rompre. Peut-être éprouvait-il toujours de la culpabilité d'avoir confondu la jeune Mlle Kilmorey avec une domestique, car il n'était pas dans son tempérament de faire la conversation par obligation.

— Je ne savais pas que lady Grantsborrow avait une sœur, déclara-t-il maladroitement en s'asseyant à son tour.

— Je suppose que ce n'est pas une information de la première importance, répliqua-t-elle rapidement.

C'était une étrange réponse et, sans savoir pourquoi, il se dépêcha de renchérir avec une étrange affirmation.

— J'ai un frère, lâcha-t-il soudainement.

— Ah oui ? demanda-t-elle, perplexe.

— Oui.

— J'ai aussi deux frères. Un jumeau, même, en fait.

— Un jumeau ? C'est intéressant. Et vous vous entendez bien ?

— Oui, très bien. C'est une relation... spéciale.

— Comment cela ?

— Eh bien, fit-elle en réfléchissant, même si j'ai une sœur, je suis plus proche d'Owen, c'est son nom, que je ne le serai jamais d'Harriet. Nous avons une sorte de... de lien privilégié, si je peux m'exprimer ainsi. Il m'arrive de savoir exactement à quoi il pense et il peut facilement prévoir mes réactions. Certains trouvent cela étrange, mais pour nous, c'est simplement... ainsi. Néanmoins...

Elle s'interrompt et fronça les sourcils, comme si elle hésitait à révéler une information importante.

— Vous disiez ? l'encouragea-t-il.

— Non, rien.

— J'insiste.

— Je... commença-t-elle, c'est que... Non, laissez tomber.

— Vous m'intriguez, mademoiselle Kilmorey, ajouta Victor en souriant.

— C'est qu'il est... difficile, oui, c'est le bon terme, d'être aussi proche de quelqu'un et aussi éloignée en même temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je suis une femme et qu'il est un homme, déclara Millie en haussant les épaules. Que dois-je ajouter à cela ? Même si nous n'avons que quelques minutes de différence d'âge et que nous avons partagé le même ventre en même temps, nos vies sont diamétralement opposées.

— Je comprends, répondit-il par automatisme.

— Vraiment ?

— Pardonnez mon retard, les interrompit Harriet en entrant dans le salon. Je voulais border Johnny moi-même ce soir.

— Vous êtes tout excusée, bien entendu, affirma Victor en se levant.

— Toujours aucune fièvre ? s'enquit Millie avec empressement.

— Non, non, tout va bien, lui assura Harriet.

— Je suis soulagée. Je suis terriblement désolée, Harriet.

— Je sais.

— Je... je devais tout de même le surveiller. Il était sous ma responsabilité, et je...

— Laisse-moi deviner, la coupa Harriet. Tu étais trop absorbée par tes rêveries, peut-être ?

— Je... non...

— Millie, tu oublies que je t'ai moi-même surveillée à de trop nombreuses reprises pour oublier comment tu peux avoir la tête dans les nuages par moments.

— Harriet ! s'indigna Millie.

— Toutefois, continua sa sœur en la fixant de ses prunelles vert clair, quand il s'agit de mon fils, j'aimerais que tu restes concentrée pendant plus de trente secondes.

— Je... suis désolée, répéta Millie dans un soupir.

Le regard de Millie accrocha celui de Victor, avant qu'elle baisse les yeux en rougissant. Celui-ci crut bon de faire remarquer sa présence, qui semblait avoir été oubliée.

— Humm, hummm.

— Oh, lord Galton, reprit Harriet avec un sourire contrit, pardonnez notre comportement. Bien que Millie ne soit plus une enfant, lorsqu'elle est sous mon toit, j'ai parfois l'impression de rajeunir de dix ans. Ce rôle de chaperon et les émotions du jour ont joué sur mes nerfs. Mais cette conversation n'en est pas moins inconvenante et nos autres invités ne devraient pas tarder.

Sur ces paroles, la porte du salon s'ouvrit sur les premiers convives. Lord et lady Kepler, des voisins, avaient dans la cinquantaine. Même si elle était plus âgée qu'Harriet de plusieurs années, lady Kepler était devenue l'une de ses bonnes amies avec le temps. Millie savait qu'Harriet lui avait parfois demandé des conseils. À quel sujet, Millie l'ignorait, mais elle pouvait comprendre que sa sœur se soit tournée vers cette dame au visage avenant, qui lui souriait gentiment.

— Bonsoir, lady Grantsborrow, salua lord Kepler en s'adressant à Harriet.

— Lord Kepler, quel bonheur que vous ayez pu vous libérer pour vous joindre à nous ! répondit celle-ci.

— Lady Grantsborrow, quelle joie de vous revoir, ajouta lady Kepler. Vous vous souvenez de notre fils, Nicolas ?

— Oui, bien sûr, c'est un plaisir de vous revoir, monsieur Kepler.

— Pareillement, lady Grantsborrow.

Millie regardait la scène se jouer devant elle comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre qu'elle avait écrite. Elle pouvait prédire toutes les répliques et savait exactement quand son tour viendrait. Elle pouvait donc se contenter de sourire sans prêter attention à quiconque jusqu'à son entrée en scène.

— Je ne crois pas que vous connaissiez lord Galton, fit Harriet en s'adressant à lord Kepler.

— Non, en effet. Lord Galton, c'est un plaisir de vous rencontrer, répondit-il en le saluant respectueusement d'un signe de tête.

— C'est un plaisir partagé, lord Kepler, déclara lord Galton en inclinant la tête à son tour. Lady Kepler.

Et un baisemain pour la lady. Que tout cela était ennuyeux et prévisible ! Millie se demandait si une de ces personnes était réellement heureuse d'en rencontrer une autre. Tout semblait machinal, et aucune émotion ne perçait les visages polis. Enfin, le tour de Millie approchait.

— Lord Kepler, laissez-moi vous présenter ma jeune sœur, Mlle Kilmorey.

— Mademoiselle Kilmorey, c'est un plaisir de faire votre connaissance, annonça lord Kepler en lui prenant la main pour effleurer son gant de ses lèvres.

Millie se prépara à répondre. Un sourire enthousiaste au visage, mais pas trop, un petit battement de cils charmeur, mais pas trop, et une légère révérence, mais pas trop.

— Mais pas trop, lord Kepler, laissa-t-elle échapper avant de réfléchir.

— Pardon ?

Mais qu'avait-elle dit ? Le regard horrifié d'Harriet et la petite toux de Victor lui confirmèrent qu'elle avait dit ce

qu'elle pensait, mais pas ce qu'elle devait. Elle se reprit en battant deux fois plus des cils.

— Moi de même, lord Kepler. Moi de même. D'autant qu'il me tardait de faire la connaissance de cette chère lady Kepler dont ma sœur m'a si souvent parlé.

— Il ne faudrait pas oublier M. Kepler, qui nous fait aussi l'honneur de sa visite, s'empressa d'intervenir Harriet. Lui qui ne réside que très rarement à la campagne. D'ailleurs, comment trouvez-vous Londres à ce temps de l'année, monsieur Kepler ?

— Sale... susurra une voix basse près de l'oreille de Millie.

Elle ouvrit de grands yeux et regarda à sa gauche. Victor, le comte de Galton, s'était subtilement rapproché et l'observait d'un œil pétillant.

— C'est du moins ce que j'en pense, ajouta-t-il comme pour lui-même. Pas vous, mademoiselle Kilmorey ?

— Je... je crains de ne pas pouvoir vous répondre puisque je suis rarement à Londres à cette période de l'année.

— Certes, mais ne croyez-vous pas que Londres est toujours un peu sale ?

— Je suppose que cela dépend, avança-t-elle avec prudence.

— De quoi cela peut-il dépendre ?

— Du quartier pour commencer, et aussi de la personne qui regarde.

— Je ne crois pas que la saleté se discute, répliqua Victor avec condescendance.

— Je suis désolée de ne pas être de votre avis, répondit Millie en pinçant les lèvres.

— Le contraire m'aurait étonné, à dire vrai.

— Lord Ashborn et lady Stampson, annonça le major-dome d'une voix forte.

— Mais que... lâcha Victor avant de s'interrompre brusquement.

Le comte regarda rapidement la femme qui venait d'entrer puis posa les yeux sur l'homme à ses côtés. Il leva un sourcil à l'intention de celui-ci, et le nouvel arrivant haussa les épaules avant de prendre la main d'Harriet pour la saluer. Victor retrouva un air indolent et tourna la tête vers l'endroit où Pool annonçait que le dîner était servi.



Ruban et dentelle

Puisqu'il était l'homme du plus haut rang parmi les invités, lord Galton abandonna Millie pour se diriger vers Harriet et l'escorter à la salle à manger. Aussitôt, Nicolas Kepler s'inclina devant Millie pour lui offrir son bras. Les convenances voulaient qu'elle accepte son escorte, et elle en avait aussi envie. Nicolas était un bel homme. Très grand, il avait des yeux bleu pâle et de beaux cheveux châtain bouclés. Quand il souriait, une fossette se creusait sur sa joue droite, ce que Millie trouvait charmant.

En s'asseyant à table, Millie constata qu'elle avait été placée entre M. Kepler et lord Ashborn. Puisqu'elle ne s'était pas encore présentée à ce dernier, elle s'apprêta à lui faire la conversation, mais Nicolas fut plus rapide.

— Mademoiselle Kilmorey, lui dit-il en souriant, je me dois de vous complimenter sur votre tenue. Vous êtes absolument ravissante dans cette robe.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Millie avec un sourire, bien qu'elle sût que ce compliment était purement poli, une autre fadaise des convenances.

— Tout à fait ravissante, reprit-il comme si elle n'avait rien dit. Le gris de cette soie met parfaitement en valeur vos yeux. Un très bon choix.

— J'ignorais que vous vous intéressiez à la mode féminine, monsieur Kepler, ne put-elle s'empêcher de répliquer.

— Bien sûr que je m'y intéresse, rétorqua-t-il d'un ton espiègle. Ne vous a-t-on pas dit que j'ai trois sœurs plus jeunes ? J'ai écouté mon instinct de survie et je me suis joint au club des rubans et dentelles.

— Le club des rubans et dentelles ?

— Oui, c'est ainsi que je les appelle depuis qu'elles sont toutes petites.

— Ah, je vois. Mais ne sont-elles pas trois ?

— Oui...

— Alors, quel est le prénom de la troisième ?

— La troisième ? demanda-t-il en haussant les sourcils. Aaah, je vois... continua-t-il d'un air songeur. Ruban, dentelle et... pourquoi pas broderie ? Qu'en pensez-vous ?

— Je crois que cela convient à l'ensemble, mais n'aiment-elles rien d'autre ?

— Ma foi, elles adorent toutes les trois monter à cheval, mais il serait très malvenu pour moi de les appeler... pouliches... ?

Millie ne put retenir un fou rire qu'elle tenta de dissimuler sans grand succès. Elle porta sa main devant sa bouche et, lorsqu'elle releva les yeux, elle croisa le regard de Nicolas qui s'attardait sur elle. Il la dévisageait d'une façon assez troublante, alors Millie détourna les yeux pour trouver ceux de lord Gabriel Ashborn.

— Je crois que j'ai raté la meilleure blague de la soirée, dit celui-ci d'un air faussement maussade.

— Il n'en est rien, lord Ashborn. La soirée est encore jeune.

— Vous avez raison, mademoiselle Kilmorey.

— Dites-moi, depuis quand connaissez-vous ma sœur ?

— Mmmmm... depuis son mariage avec le marquis, il me semble. Étant un grand ami de lord Galton, j'ai souvent fréquenté son cousin, lord Grantsborrow, et son épouse, votre sœur. J'ai eu le plaisir de la croiser dans plusieurs soirées. J'apprécie la compagnie de lady Grantsborrow et je suis heureux de la trouver en si bonne forme aujourd'hui. Je suis reconnaissant à lord Galton de m'avoir fait inviter.

Millie scruta le comte, qui était assis de l'autre côté de la table, à la droite d'Harriet. Il ne ressemblait pas du tout à son cousin Charles. Alors que ce dernier avait les cheveux d'un noir de jais, lord Galton était blond. Ses yeux d'un brun très sombre, presque noir, compensaient la pâleur de sa chevelure. Son visage était plutôt anguleux et ses épaules, larges. Même s'il n'avait pas une carrure de fermier, Millie devinait qu'il devait être en mesure de déplacer des balles de foin si l'envie lui prenait. À cette pensée, elle se rappela ce moment plus tôt dans l'après-midi lorsqu'elle l'avait heurté dans le couloir. Un mur de muscles. C'est l'impression que cela lui avait fait. Un étrange frisson lui parcourut le dos en observant les bras puissants de Victor et elle ne put s'empêcher d'humecter ses lèvres désormais trop sèches.

Victor avait d'abord été irrité de voir lady Amber Stampson entrer dans le salon d'Harriet. Il avait été très clair la dernière fois qu'il l'avait vue : leur liaison était terminée. D'autres hommes auraient été flattés de savoir qu'elle ne voulait pas y renoncer, mais il n'était pas les autres. Il n'aimait pas les caprices. Il n'aimait pas les complications et détestait qu'on lui désobéisse. Il avait toujours choisi des femmes mariées délaissées, sachant qu'il n'y aurait pas de malentendus puisque aucune attente n'était possible d'un côté comme de l'autre. La présence d'Amber était donc

étonnante et contrariante. Mais alors qu'il admirait son cou gracieux mis en valeur par un décolleté qu'il ne connaissait que trop bien, il se dit qu'elle pourrait se faire pardonner son insistance plus tard.

À cette pensée, il détourna le regard et fut aussitôt interloqué par l'attitude curieuse de Millie. Elle le fixait étrangement, comme si son esprit était ailleurs. Il cligna des paupières à plusieurs reprises quand il vit la langue de la jeune femme sortir de sa bouche pour humecter ses lèvres sans qu'elle sourcille. Une soudaine chaleur envahit son bassin et il dut changer de position pour rester à l'aise. Elle avait sans doute retrouvé ses esprits, car elle bavardait avec M. Kepler lorsqu'il la regarda de nouveau. Mais que voulait dire tout cela ?

De retour au salon après avoir bu un porto avec les autres hommes, Victor fut rapidement accosté par lady Amber Stampson.

— Vous vous faites désirer, mon cher, lui murmura-t-elle d'un ton aguicheur.

— Je ne fais rien de tel, Amber. Je ne m'attendais simplement pas à votre compagnie ce soir.

— Il se trouve que j'étais avec ce cher Ashborn lorsqu'il a appris que sa sœur ne pouvait pas venir. Puisque je connais Harriet depuis que nous avons fait nos débuts dans le monde la même année et qu'il lui manquait une convive féminine, j'ai eu la bonté d'offrir mon humble présence.

— Je vois.

Lady Amber Stampson connaissait lady Harriet Grantsborrow depuis leur toute première saison. Elles s'appelaient alors respectivement Amber Conway et Harriet Kilmorey, et elles avaient toutes les deux dix-huit ans.

Harriet et elle étaient les deux plus belles débutantes de cette année 1801 et, pour cette raison, elles n'étaient pas devenues de grandes amies. Le marché du mariage au sein de la haute société londonienne ne favorisait pas la création de relations amicales féminines, surtout entre deux magnifiques jeunes femmes. Elles se voyaient être en compétition pour attirer les meilleurs partis, et elles avaient toutes les deux réussi à trouver un mari lors de cette première saison. Toutefois, ni l'une ni l'autre n'avaient eu un mot à dire dans le choix de l'époux et ni l'une ni l'autre n'avaient été heureuses en mariage. Harriet avait cependant gagné le gros lot : elle était devenue marquise, et l'austère marquis était décédé six ans plus tard. Elle était donc veuve, fortunée et titrée !

Amber n'avait pas eu la même chance. Elle avait été mariée à lord Stampson simplement parce que c'était un vieil ami de sa famille. Bien que sa lignée remontât à Guillaume le Conquérant, il n'appartenait pas à la noblesse et il était complètement fauché. Amber, qui avait une très généreuse dot, était donc l'épouse idéale. Et contrairement au mari d'Harriet, celui d'Amber était toujours en vie sept ans après leur mariage. Au moins, il lui laissait une certaine liberté, car il détestait aller à Londres. Et cette précieuse liberté, Amber en tirait profit en allant trouver du réconfort dans les bras de Victor Sherton, comte de Galton, depuis un peu plus d'un an. Bien qu'il lui eût annoncé vouloir mettre un terme à leur relation, Amber savait qu'il ne pourrait pas se passer longtemps de leurs rencontres charnelles.

— J'espère que cela ne vous contrarie pas, Victor, reprit Amber en déposant une main possessive sur le bras de son amant. Peut-être aurons-nous l'occasion de revenir sur notre dernière conversation.

— Je ne vois pas de raison d'ouvrir à nouveau cette discussion.

— Ah, mais moi, j'en vois au moins une, affirma-t-elle en se penchant plus près de lui.

— Amber, je n'ai pas envie d'être impoli...

— Alors ne le soyez pas, l'interrompit-elle. Rejoignez-moi dans une heure. Les dames commencent déjà à se retirer.

— Amber, je...

— Victor, vous me devez au moins cela en souvenir de tous nos bons moments.

Elle le regarda droit dans les yeux avant de s'éloigner en ondulant des hanches.

— Certains vont finir la soirée plus esseulés que d'autres, j'ai l'impression, claironna une voix dans le dos de Victor.

Il se retourna pour faire face à Nicolas Kepler, qui l'observait avec un sourire suffisant aux lèvres.

— C'est une très belle femme, continua Nicolas, même s'il n'avait obtenu aucune réponse. Et quel charme ! J'espère pour vous qu'elle conserve cette fougue dans toutes les sphères de sa vie.

— Je ne vous permets pas de parler de lady Stampson de cette façon, répliqua Victor entre ses dents.

— Allons, lord Galton, ne prenez pas la mouche. En vérité, je dois admettre que je suis simplement jaloux.

— Je pourrais dire que je suis désolé pour vous, mais je ne le suis pas. Si vous voulez bien m'excuser.

Victor partit après un très léger signe de tête en direction de Nicolas. Ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait cet homme, et son opinion le concernant ne faisait que se solidifier. Il comprenait qu'Harriet l'avait invité par

amitié pour ses parents, mais il espérait ne plus le croiser pendant son séjour à Grantsborrow.

Après avoir fait le tour des convives encore présents, Victor consulta discrètement l'horloge sur le manteau de la cheminée et se retira à son tour pour la nuit. Il n'avait pas envie de revoir Amber, mais il était certain de la trouver dans son lit si c'était ce qu'elle avait décidé. D'une manière ou d'une autre, elle s'était arrangée pour connaître la chambre qu'on avait attribuée à son amant. En arrivant dans le couloir réservé à la famille, endroit où il logeait puisqu'il était le cousin direct de Charles, Victor vit une porte se refermer sur Nicolas Kepler. C'était étrange ; Nicolas n'était pas un membre de la famille. En fait, il ne dormait pas au château puisque ses parents habitaient tout près.

Victor s'approcha doucement de la porte en question et perçut un petit cri étouffé suivi de bruits de pas précipités. Il franchit alors la distance qui le séparait encore de la porte et tendit l'oreille. Il ne voulait pas être indiscret, mais ses impressions sur Nicolas l'obligeaient à se méfier de lui. Il se vantait de savoir juger rapidement le caractère d'une personne, et ce qu'il savait de Nicolas Kepler le poussait à être prudent. Des sanglots ! C'étaient à présent des sanglots que Victor entendait, il l'aurait juré. Sans réfléchir davantage, il ouvrit la porte d'un coup sec.

La scène qu'il découvrit le mit dans une telle colère qu'il fut surpris de ne pas pousser un cri de rage. Dans un coin de la pièce, près d'une fenêtre, Millie se tenait debout en chemise de nuit. Ses yeux écarquillés remplis de larmes, elle regardait autour d'elle comme un animal traqué par un chasseur. Ses cheveux tressés étaient retenus par une main de Nicolas, qui tentait de relever sa chemise de nuit de son autre main. Elle était acculée au mur par le corps beaucoup

plus grand et plus fort de Nicolas, qui se pressait contre le sien sans subtilité. Sans un regard derrière lui, Victor se dirigea à grands pas vers eux. Le temps qu'il s'approche assez, Millie avait attrapé un bougeoir en argent posé sur sa coiffeuse.

— Mademoiselle Kilmorey ! l'avertit-il. Déposez ce bougeoir.

À ces mots, Nicolas se retourna d'un air surpris. Mais son regard se reposa sur Millie peu après et le son de sa voix donna la nausée à Victor.

— Lord Galton ! Eh bien ! Ce n'est pas ce que j'avais prévu, mais nous pouvons partager si vous voulez.

— Éloignez-vous tout de suite de Mlle Kilmorey.

— Oh, allons, ne me dites pas que ses charmes vous laissent indifférent.

— Je vous ai dit de vous éloigner !

— Non.

— Je. Vous. Ai. Dit. De. Vous. Éloigner, répéta Victor en détachant bien chaque mot.

Se retournant pour faire face à Victor, Nicolas recula d'un pas. Ce fut suffisant pour que Millie puisse courir se placer derrière le comte. Sans réfléchir, elle attrapa le bas de sa veste comme si elle cherchait à s'assurer qu'il était bel et bien présent.

— Sortez, prononça Victor dans un souffle glacial.

— Je... commença Nicolas en se recomposant un sourire insouciant. Vous avez cru que je n'étais pas le bienvenu ici ? Voyons, Galton, la lady était consentante.

Bien que Victor n'eût besoin d'aucune preuve supplémentaire pour condamner Nicolas, le hoquet de stupeur que la jeune femme laissa échapper dans son dos confirma hors de tout doute la situation.

Angleterre, 1808. Même si elle sait qu'il est vain d'espérer, Millicent Kilmorey a toujours souhaité se marier par amour. Lorsqu'elle est sauvée *in extremis* d'un viol pour être aussitôt fiancée à son sauveur, son rêve s'écroule. Reconnaisante de l'aide de Victor, le comte de Galton, Millie ne veut toutefois pas passer sa vie avec cet homme arrogant et autoritaire. Elle refuse d'accepter que son destin lui soit imposé de cette manière, alors elle tente, sans succès, de rompre leurs fiançailles.

Lentement, les deux époux apprennent à se découvrir, mais les menaces extérieures planent sur leur bonheur fragile. Réussiront-ils à vivre un amour comme Millie en a tant rêvé ?



Enseignante d'histoire, Camille Vallières est fascinée par les différentes époques qui nous ont précédés. Jumelé à son goût de la lecture et des histoires d'amour, cet intérêt s'est transformé en passion pour les romances historiques. Elle signe avec *La Saga Kilmorey*, tome 1 son premier roman.

